

Comment taire le sujet ?

Collection
« Humus, subjectivité et lien social »
dirigée par Jean-Pierre Lebrun

« Le savoir par Freud désigné de l'inconscient,
c'est ce qu'invente l'humus humain
pour sa pérennité d'une génération à l'autre. »

(Jacques Lacan, « Note italienne », 1953)

Cette collection accueille des textes qui tentent de conceptualiser les effets de la mutation contemporaine du lien social sur la subjectivité. Son champ se situe à l'interface de la psychanalyse et des sciences sociales et, à ce titre, convoque dans le même mouvement les recherches de ces dernières et les élaborations – tant théoriques que cliniques – de la première.

DÉJÀ PARUS :

Regnier Pirard
*Le sujet postmoderne
entre symptôme et jouissance*

Jean-Pierre Lebrun
et André Wenin
Des lois pour être humain

Christian Demoulin
Se passer du père ?

Charles Melman
*La nouvelle économie psychique
La façon de penser et de jouir
aujourd'hui*

Marie-Jean Sauret
*L'effet révolutionnaire
du symptôme*

Hervé Defalvard
*Les non-dits du marché
Dialogue d'un économiste
avec la psychanalyse*

Roland Chemama
*La jouissance,
enjeux et paradoxes
Pour une introduction
contemporaine à la psychanalyse*

Marilia Amorim
*Raconter, démontrer, ... survivre
Formes de savoirs et de discours
dans la culture contemporaine*

Roland Chemama
*Dépression, la grande névrose
contemporaine*

Sous la direction de
Jean-Pierre Lebrun
et Élisabeth Volckrick
*Avons-nous encore besoin
d'un tiers ?*

Jean-Paul Hiltenbrand
Insatisfaction dans le lien social

Roland Chemama
Clivage et modernité

Retrouvez tous les titres parus sur : www.editions-eres.com

DU MÊME AUTEUR :

Adolescences... Rencontre du féminin
ères poche, 2009 (1^{re} édition 1994)

La construction adolescente
ères, Arcanes, 2005

Sous sa direction

Adolescents dans la cité
ères, 1992

Violente adolescence,
Pulsion du corps et contrainte sociale
ères, 1997

Le féminin, un concept adolescent
ères, 2001

Avec Françoise Petitot

Protéger l'enfant en danger
Une pratique des conflits
ères, 1994

Serge Lesourd

Comment taire le sujet ?

Des discours aux parlottes libérales

The logo for Éditions érès features a stylized lowercase 'é' with a vertical line through its center, followed by the lowercase letters 'rès'.

Conception de la couverture :

Anne Hébert

Illustration :

Signorelli, fresque de la chapelle de San Brizio
de la cathédrale d'Orvieto (détail)

Version PDF © Éditions érès 2012

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-1870-0

Première édition © Éditions érès 2006

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19.

Table des matières

ENVOI.....	7
UNE SOCIÉTÉ DU MATERNEL.....	11
<i>De la « vacuité » du tiers utile pour le sujet.....</i>	12
<i>Pas de Père sans les femmes.....</i>	18
Modernité de Jocaste.....	21
<i>Le père dénié.....</i>	28
N. ou la construction d'une homosexualité féminine.....	31
<i>Le triptyque paternel.....</i>	39
La père-version infantile.....	40
Trois pères... plus un.....	43
<i>Nomination et postmodernité.....</i>	47
Une société de mère sans féminin.....	50
LA CONSTRUCTION DIFFÉRENTIELLE DU SUJET.....	52
<i>Du clivage entre le sujet et l'objet.....</i>	53
<i>Du partage entre l'actif et le passif.....</i>	54
<i>De la construction différentielle phallique.....</i>	55
<i>De la différence, enfin, des sexes.....</i>	57
Les trois figures du manque.....	57
Une définition du féminin.....	64
L'AUTRE ET LA DIFFÉRENCE.....	67
<i>Trois petits récits fondateurs</i>	
<i>du lien social moderne.....</i>	69
« Reste en devenir » ou l'idéal de l'inachèvement	
adolescent.....	70

COMMENT TAIRE LE SUJET ?

J'existe car je jouis de l'objet de consommation.....	77
Plus besoin d'être deux pour faire un enfant.....	78
<i>De l'idéal du moi au moi-idéal comme soutien du lien.....</i>	81
<i>Le stade du miroir et les deux curseurs différentiels.....</i>	86
DISCURSITÉ ET SUBJECTIVATION.....	91
<i>La structure discursive et le discours du Maître.....</i>	95
Le ratage de l'intersubjectivité.....	96
Le clivage de l'objet.....	97
<i>La construction du schéma des discours.....</i>	97
Des quatre discours (+ 1).....	102
Le discours de l'hystérique : discours éternel de la subjectivité.....	104
L'assujettissement nécessaire au discours du maître.....	107
La démonstrativité du discours de l'Université.....	109
La résistance du sujet dans le discours de l'Analyste.....	111
L'exception capitaliste ou la sortie de la subjectivité.....	113
<i>Les couples discursifs.....</i>	117
Les algorithmes impossibles ou de quelques énoncés postmodernes.....	121
L'énoncé toxicomaniaque.....	122
La désignation des marques.....	124
L'énoncé technologique.....	126
Les gourous postmodernes.....	131
LES PARLOTTES DE LA POSTMODERNITÉ.....	133
<i>L'astructure du discours du Capitaliste.....</i>	134
<i>Les parlottes modernes.....</i>	136
La parlote de l'Écologie.....	138
La parlote de la Technologie.....	147
Le discours du programmeur.....	153
<i>Une société de dépressifs sans coupables.....</i>	155
<i>L'Autre est persécuteur.....</i>	161
SUBJECTIVATION POSTMODERNE ?.....	164
Les discours ou l'impossible de la jouissance.....	166

TABLE DES MATIÈRES

L'oubli de nom freudien face à la monstration de jouissance..	168
Les parlottes ou la croyance dans la jouissance réalisée.....	178
<i>La destruction de l'autre</i>	
<i>ou la violence comme cause</i>	182
Un lien d'envie, non de rivalité.....	184
<i>La disparition de l'Autre</i>	
<i>ou la mélancolisation du sujet</i>	187
La dépressivité adolescente, modèle postmoderne	188
François, ou quand l'Autre s'absente.....	192
Postmodernité et mélancolisation du sujet.....	205
<i>La mégalomanie narcissique ou le « sauve-qui-peut »</i>	
<i>du sujet</i>	207
Les effets identitaires.....	209
Le communautarisme : norme de libéralisme.....	214
<i>Les troubles de la limite</i>	
Le loup ne fait plus peur	217
Le corps comme limite.....	219
Les recherches d'ivresse.....	229
<i>Vivre la postmodernité</i>	232
INDEX DES AUTEURS CITÉS	234
TABLE DES SCHÉMAS.....	236

Envoi

Cet ouvrage prend appui sur un questionnement qui a parcouru l'ensemble de mes rencontres cliniques et de mes recherches depuis vingt-cinq ans. Dans ce parcours les appuis se prennent au gré des échanges avec un certain nombre de mes collègues psychanalystes, mais aussi avec d'autres penseurs issus des autres champs qui s'intéressent à cet animal étrange que l'on appelle l'humain. Dans la tentative que je fais de structurer une articulation des discours de la postmodernité, je suis redevable à de nombreux autres de leurs réflexions et de leurs critiques sur ce sujet qui s'impose à moi, comme à chacun qui travaille avec ceux que le lien social libéral fait souffrir. Cliniciens, sociologues, philosophes, tous à leur manière témoignent d'une mutation des formes d'expressions de la souffrance subjective dans les dernières années du XX^e siècle. C'est à cette tâche qu'à mon tour je m'attelle pour tenter de baliser ce qui dans l'organisation des discours a changé, car il n'est pas de « sujet hors discours ». L'écoute de paroles individuelles et de la souffrance qu'elle exprime force le psychanalyste à entendre, au-delà du cas individuel, les nouvelles formes d'expressions, et lui impose de devoir témoigner de ce qu'il comprend des mutations auxquelles se confronte le sujet dans la construction de sa subjectivité. Le forçage du réel auquel est soumis le parlêtre, l'être humain marqué par

le langage, a depuis toujours été médiatisé par les récits qu'il se construit pour tenter de rendre compte de son impuissance face aux forces de la Nature. C'est cette organisation des mythes, que nous nommons culture, qui permet au néotène de supporter sa faiblesse individuelle et d'organiser, en défense contre elle, la domination collective du monde qui est la sienne. Mais cette opération culturelle ne va pas sans un reste qui s'exprime au travers de la souffrance psychique de l'humain pris cette fois au un par un. Cette souffrance que recueille, au plus intime, le psychanalyste dans son cabinet, s'exprime dans la parole des analysants, or cette parole a changé de forme et la plainte du sujet s'articule sous de nouvelles organisations. La clinique psychanalytique s'est transformée avec l'évolution des psychopathologies. Comprendre comment le sujet se trouve pris dans une nouvelle organisation des discours qui structurent le lien social, et comment cette nouvelle discursivité, si c'en est une, transforme le rapport de l'humain à son semblable, devient un impératif catégorique, non seulement pour le psychanalyste, mais aussi pour la culture elle-même.

Cette conception des discours se réfère directement à ce que J. Lacan a pu théoriser pour rendre compte d'une part de la psychopathologie de la vie quotidienne et du malaise dans la culture, d'autre part de la méthode psychanalytique dans ses effets subjectifs particuliers. Il me faut pourtant avertir ici le lecteur qui prendrait cet écrit pour un énième pamphlet psychosocial sur les avatars de la politique humaine, qu'il n'en est rien. Si la psychanalyse a pu prendre place comme un des quatre discours de Lacan, c'est parce qu'elle est œuvre et travail de la parole et du langage, soit de ce qui spécifie l'humain dans le registre du vivant. Le parlêtre se construit à partir de, et dans, l'organisation signifiante du discours qui constitue les sens – à entendre aussi bien comme orientation que comme compréhension – que lui transmettent ses proches au moment de sa rencontre avec la vie. Il n'y a de sujet que du langage et de l'impossible à

tout dire qui spécifie l'organisation signifiante. L'organisation des rapports signifiants à un moment donné de la culture est fondamentale dans la structuration du sujet, dans la construction du moi et des rapports, toujours imaginaires, entre individus. La psychopathologie n'est pas extérieure à cette prise dans le discours. Une part de celle-ci peut être comprise en termes de structure, de rapport au signifiant et des mises en œuvre subjectives des différentes formes de négativité (les différents *ver* freudiens : *Verleunung*, *Verwerfung*, *Verdrangung*) selon les lois du langage, une autre part dépend de la structure du discours qui organise le monde à un moment donné. C'est ce qui donne l'aspect fluctuant de l'hystérie au cours des siècles, toujours égale à elle-même dans la structure, radicalement différente suivant l'organisation des pouvoirs à qui elle s'adresse. Dans son appel aux signifiants en l'Autre, l'hystérie des dieux antiques était pythie ou « utérus baladeur », celle de l'ordre classique était « possédée », celle de l'âge moderne était « malade », celle de la postmodernité semble plutôt « agissante ». La psychopathologie dépend donc de l'organisation structurale du monde par le discours. Cette organisation structurale d'un sens du monde a changé sous l'effet de la domination de la technologie, fille du capitalisme, capitalisme qui ne s'avère pas un discours prêt de péricliter, mais bien un nouvel ordre du monde, où le sujet se croit maître de la vie et de la mort. « Le capitalisme a tout à fait changé les habitudes du pouvoir, elles sont devenues abusives. Le capitalisme a introduit ceci, qu'on avait jamais vu, le pouvoir libéral¹ » à entendre comme pouvoir libre ou comme liberté de pouvoir, soit comme une totalité contradictoire. La bascule définitive entre l'organisation du monde par le discours de l'Université, rejeton du discours du maître, et l'organisation du monde par le discours de la

1. J. Lacan, 1969, *D'un autre à l'Autre*, leçon du 16 mars, séminaire inédit.

technologie postmoderne semble pouvoir être datée précisément au moment où bascule ce que P. Legendre appelle l'instituant, quand « à l'horreur de l'holocauste répond la bombe atomique² », et qui vient d'être confirmé à l'aube de notre XXI^e siècle par les Twin Towers de New York. Cette bascule s'ouvre à la croyance humaine d'une équivalence entre lui, collectivement représenté par la Science, et ce qu'il appelait antérieurement le Créateur. Du fait de sa totale puissance de destruction (Shoah et bombe atomique) et de création (modification génétique et clonage), l'être humain devient la nouvelle incarnation de ce que Dany-Robert Dufour appelle le grand Sujet. Shoah et bombe atomique sont, en effet, l'envers et l'avvers d'une même bande de Mœbius technologique : la Shoah est la technicisation administrative de la destruction généralisée, la bombe atomique est l'absolutisation de la mort technologique. L'homme est devenu l'égal de Dieu dans la destruction, il peut comme les dieux détruire l'ensemble de l'humanité. Mais, comme je le remarquais il y a vingt ans déjà, ce temps est aussi celui des prémices de l'équivalence de l'homme à Dieu dans la puissance de création : les *Lebenshause* et les travaux de Mengele à Auschwitz sont l'origine du « génie (*sic*) génétique » moderne. Cette bascule irréfutable qui fait du monde un *monde sans limite*³ met sur le devant de la scène, non plus la culpabilité par rapport à un père, un maître, un dieu qui empêcherait de jouir, mais la vacuité narcissique d'un sujet qui ne peut jouir. La psychopathologie répond de cette bascule qui glisse imperceptiblement, mais sûrement, de la plainte d'un empêchement, à la mélancolisation d'un impossible.

2. S. Lesourd, « Toxicomanies, passion de la Loi... », dans *La construction adolescente*, 2004, Toulouse, Arcane, érès, 1987, p. 177-183.

3. J.-P. Lebrun, *Un monde sans limite*, Toulouse, érès, coll. « Point Hors Ligne », 1997.

Une société du maternel

Les modifications cliniques de la psychopathologie témoignent des difficultés subjectives de la construction du moi, mais elles viennent aussi rendre compte de l'état du lien social. P. Lévy écrivait en 1998 : « La question des banlieues est un signe des temps [...] mais ce qui fait signe dans le temps n'y fait pas sens pour autant mais marque, bien souvent, [...] quelque chose d'une rupture¹. » Notre accord sur ce point est total, et j'écrivais, dans le même ouvrage en conclusion de mes propos sur « Les désarrimés de la Loi », les jeunes des banlieues ne « sont que le paradigme des difficultés de tous les sujets à passer aujourd'hui le cap de la Panne de l'Autre qu'est nécessairement le processus adolescent² ». Les impasses modernes que nous révèlent les psychopathologies adolescentes peuvent se construire en deux grandes typologies. Soit elles laissent le sujet en errance, tant spatiale que psychique³, par manque

1. P. Lévy, « Le ban du lieu », dans J.-J. Rassial (sous la direction de), *Y a-t-il une psychopathologie des banlieues ?*, Toulouse, érès, 1998, p. 17.

2. S. Lesourd, « Les désarrimés de la loi », dans J.-J. Rassial (sous la direction de), *op. cit.*, Toulouse, érès, p. 41.

3. S. Lesourd, *La construction adolescente*, Toulouse, Arcanes, érès, 2005.

des balises signifiantes nécessaires à ce passage provoquant alors les failles narcissiques que décrivent de nombreux collègues. Les tentatives de reconstruction subjective se déploient alors dans les mises en acte que sont la violence dirigée contre l'Autre, les diverses formes de maîtrise de l'Autre que sont l'anorexie ou les errances sociales. Se déploie ici tout le champ des états à la limite qui doivent se comprendre comme un refus du sujet d'entrer dans les limites de la structure. Soit les impasses modernes provoquent une tentative de maintien illusoire de la complétude entre le sujet et l'Autre qui se traduit par l'engouffrement dans la jouissance Autre non limitée que sont, par exemple, la toxicomanie ou la mystique.

Ainsi la modernité des comportements de l'homme post-moderne, spécialement la présence massive des failles narcissiques et de l'engouffrement dans la jouissance, vient signifier une pénurie des formes de pacification – sublimation, idéalisation, castration – des enjeux pulsionnels pour les sujets pris dans notre lien social hypercontemporain. Derrière ces symptomatologies bruyantes, qui au départ ont été celles de l'adolescence et gagnent peu à peu le champ de la latence et celui de l'âge adulte, ce qui se démontre c'est une « défaillance » de la fonction tierce chargée d'assurer cette régulation des enjeux du désir pour le sujet, et des échanges entre les individus dans le social. La revalidation du Nom du Père, l'« opération adolescente » de séparation semble, non en panne, ce qui laisserait augurer d'une possible « réparation », mais invalidée dans notre société postmoderne.

DE LA « VACUITÉ » DU TIERS UTILE POUR LE SUJET

Il y a une quête de tout sujet pour maintenir ouverte la voie de la jouissance pleine, au-delà de son empêchement symbolique par les lois du langage et par la construction de la normalisation sociale dans les trois temps de l'œdipe.

Freud l'affirmait déjà quand il soulignait que les hommes « tendent au bonheur, les hommes veulent être heureux et le rester. Cette aspiration a deux faces, un but négatif et un but positif : d'un côté éviter douleur et privation de joie, de l'autre *rechercher de fortes jouissances*⁴ ». La quête de fortes jouissances, qui s'inscrit dans les nécessaires satisfactions procurées par l'environnement maternel pour faire survivre le néotène petit d'homme, doit être normalisée par les défilés œdipiens de la loi. Le mythe freudien de la construction subjective se construit en trois temps de renoncement.

En premier lieu le sujet doit renoncer à être l'objet du désir capable d'assurer la jouissance de son premier objet de réalité, la Mère. En ce lieu, qui se passe de toute présence réelle d'un tiers, même si celui-ci peut déjà être perçu comme opérateur au-delà de l'objet d'amour, le sujet est confronté à la structure même de l'insatisfaction. Il est impossible d'être tout le temps et totalement satisfait. C'est en ce point que la préoccupation maternelle primaire⁵ sociale permanente vient mettre un premier obstacle à la construction de la représentation du tiers pour le sujet dans notre lien social postmoderne.

En second lieu le petit sujet doit se rendre compte que son objet d'amour est soumis, pour son désir, à la loi d'un Autre détenteur de cet objet qui lui permet de satisfaire à ce désir. L'introduction du Tiers, le Père, dans la dynamique infantile est ici incontournable, et il s'introduit dans cette dynamique sous la forme du rival de l'enfant, du rival qui peut « priver » la mère de sa satisfaction. C'est sur l'opération de satisfaction pleine que porte ce deuxième temps de la construction œdipienne, et celle qui en est affectée est la

4. S. Freud, *Malaise dans la culture*, 1929, p. 20. C'est moi qui souligne.

5. Rappelons ici que la préoccupation maternelle primaire est définie par Winnicott comme un état « psychotique » de la mère qui se tourne entièrement vers son enfant abandonnant toute autre préoccupation.

mère et non l'enfant. Encore une fois notre lien social vient poser une nouvelle forme d'obstacle à la construction de la subjectivité, qui porte sur la capacité d'accéder à la satisfaction, sur la possibilité de réaliser pleinement le désir. Le rabattement de la jouissance, sur les objets de la réalité, met à mal, dans tout un certain nombre de cas, la normalisation désirante. Le représentant de la satisfaction, l'objet phallique ne reste plus dans le champ de l'imaginaire qui normalement le constitue, mais est imaginativement inscrit dans le champ de la réalité.

En troisième et dernier lieu, le petit sujet néotène en vient à s'identifier au détenteur de l'objet phallique s'il est garçon, en vient à le désirer s'il est fille. Le père alors s'introduit dans la constellation infantile comme « donateur » du phallus, soit comme celui qui peut satisfaire l'autre, objet du désir. Mais cette identification, noyau de l'Idéal du Moi instance qui porte les valeurs de ce que le sujet doit être pour être aimé, s'accompagne du renoncement à l'objet premier et du report à plus tard de la mise en acte de la satisfaction. Là encore notre lien social met en impasse ce troisième temps de la construction de la subjectivation soumise aux enjeux de la tiercéité. À ce temps c'est la figure du donateur qui est mise à mal, souvent remplacée par la figure du tyran, ou du violeur potentiel. Le père n'est plus vécu comme le maître dispensateur des biens et des jouissances, mais comme le tyran domestique du *pater potestas* du patriarcat.

La construction de la capacité de jouissance est donc construite pour le néotène par le passage dans les trois temps de la Loi décrits par Freud dans le complexe d'œdipe. En effet, seul le barrage imposé par l'opération du Nom-du-Père, revalidé par la castration œdipienne, puis par l'opération adolescente, pose une limite à cette recherche mortifère de « fortes jouissances ». Or dans notre société occidentale, la technologie semble assurer au plus grand nombre des vivants qu'il pourra éviter « douleur et privation de joie ».

La technologie semble promettre le bonheur pour demain, promesse qui devient alors une exigence des êtres humains. Telle semble être la croyance dans les progrès de la science. Le manque de jouissance devient, alors, intolérable, ce qui provoque la plainte subjective sous une forme nouvelle, qui n'est plus celle de la plainte hystérique adressée à un Maître mauvais, mais une plainte dont nous montrerons par la suite qu'elle est mélancolique. L'ordonnateur normalisateur de ce manque de jouissance, le père ou ses représentants sociaux (hommes politiques, magistrats, policiers, etc.), se transforme soit en un tyran inadmissible, soit en un abuseur. C'est, sans doute, dans ce phénomène qu'il faut voir une des causes du discours social sur la protection de l'enfance qui fait du père d'abord, de l'homme en général, l'ennemi de l'enfance et un « potentiel abuseur sexuel ».

Dans l'organisation de notre lien social actuel, la demande de jouissance est le lot de la clinique moderne, celle du commun des demandes d'analyse et de soin psychique. La teneur des demandes d'analyse a changé. Il ne s'agit plus de « supprimer les symptômes qui empêcheraient l'accès à une certaine jouissance » mais bien d'être et de « jouir sans entrave » comme le disait si bien une revendication soixante-huitarde. Les thérapies modernes de tous poils, comme les dossiers journalistiques sur le phénomène « psy » se sont d'ailleurs emparés de cette demande de jouissance, soutenant par là le refus de la limite qu'imposent à l'être humain, d'une part sa néoténie qui le fait dépendant d'une demande adressée à l'Autre, d'autre part l'impossibilité du bonheur plein que la psychanalyse nomme castration.

La clinique, dans sa pathologie quotidienne, comme dans l'expression médiatique des « problèmes modernes ⁶ », impose à tout clinicien, un peu respectueux de ceux qu'il reçoit dans son cabinet, comme à tout chercheur en psycho-

6. Qu'on se réfère ici à n'importe quelle semaine d'actualité journalistique.

pathologie, de rendre compte de cette nouveauté clinique portée par un discours social où le père est toujours potentiellement « abuseur », comme l'était le père de la horde freudienne avant son meurtre. La figure de l'homme jouisseur semble revenir sur le devant de la scène sociale, au moins dans le discours des médias, et de nombreux « faiseurs de modes ». Les hommes, dans leur ensemble, en sont intimement marqués. Du harcèlement sexuel aux recommandations ministérielles de ne pas rester seul avec un élève dans une classe, de l'inadmissible homophobie à l'égalitarisme chabadabada des listes électorales, s'impose la nécessité de comprendre comment, au-delà de la nécessaire destitution du patriarcat, se met en place un discours qui invalide la structure même du désir et de l'amour.

En effet le désir se structure chez l'être humain non d'une naturalité instinctuelle, mais d'une soumission à la demande adressée à l'Autre, toujours passible d'un refus de cet Autre. Le petit néotène dépend en effet totalement de l'Autre pour sa survie, et il doit pour survivre passer par une demande qu'il adresse à ses premiers environnants qui lui répondent, lui répondent à côté, voire refusent de répondre. Dans cet échange c'est le désir (ce qu'il veut le plus souvent d'ailleurs inconsciemment) qui se construit, désir de l'Autre auquel le petit sujet va se conformer pour vivre et construire son propre désir. Or dans notre lien social postmoderne la solution du désir est pensée en termes d'objet de la réalité nécessaire à la satisfaction et cela n'est pas sans conséquence sur la construction de ce lien particulier qui conjoint au désir : l'amour. Dans notre cadre actuel, l'objet d'amour, l'objet du lien devient, non plus un objet psychique toujours de droit satisfaisant au moins psychiquement, mais un objet réalisé, un objet marchandisable et échangeable. Le désir, adressé à l'autre de la relation, notre prochain, dérape. Il ne se structure plus comme désir de désir, ce qui est le propre de l'amour, mais comme désir d'un objet de réalité. L'autre de la relation, le semblable, reste bien le lieu d'appel, le lieu

d'adresse du désir, mais il est alors mis en place d'objet, au sens le plus réel de l'objet : l'objet de la réalité matérielle, celui que l'on peut manipuler à volonté. Ainsi tout désir peut-il être aujourd'hui dans le discours social taxé d'abusif, vu que l'autre y est placé en place d'objet dans la réalité. L'amour est lui aussi mis à mal dans l'organisation structurale des échanges humains modernes. En effet, si donner c'est donner ce que l'on a, l'amour c'est donner ce que l'on n'a pas⁷. Dans un lien social où la prégnance de l'objet de la réalité est dominante, la fonction de l'amour se trouve rabattue sur la fonction du don de l'objet, comme le rappelait B. Vian dans *La plainte des amoureux*. La confusion entretenue entre l'amour et le don est ainsi patente dans les relations familiales, spécialement dans les liens des parents aux enfants. La preuve de l'amour étant de « tout faire », de « tout donner » à son enfant pour qu'il soit bien⁸.

La mise en équivalence, de plus en plus fréquente, entre désir et abus impose au clinicien de tenter de comprendre ce qui invalide la limitation de la jouissance, ou plus exactement ce qui fait que la limitation de la jouissance n'est plus repérable par une majorité des individus modernes soumis au lien social actuel.

La psychopathologie adolescente, comme je l'écrivais dans mon ouvrage *La construction adolescente*, est le lieu paradigmatique de compréhension de ces phénomènes sociaux qui fondent un sujet dans un lien social donné, et en cela elle est aujourd'hui le lieu privilégié, mais non unique, d'expression des effets sur le néotène de l'invalidation de la limitation de jouissance. Les psychopathologies adolescentes qui sont liées à la revalidation du Nom-du-Père par les signifiants sociaux, mettent en évidence, comme un

7. J. Lacan, 1957-1958, *Les formations de l'inconscient*, Paris, Le Seuil, 1998.

8. Cf. mon article : « Je ne sais plus que faire pour que mon enfant soit bien », *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, Revue du *GRAPE*.

microscope met en évidence le non-visible, les modes d'invalidation du Père, comme imago centrale d'incarnation de la limite, par le discours social. En cela, elles sont exemplaires de la structure du discours qui ordonne la société postmoderne. En effet, pour que « l'invalidation du Père » fonctionne massivement dans le passage adolescent, comme cela est le cas de nos jours, il faut que le discours social a minima autorise cette invalidation, au pire soit ordonné par ce refus de la limite à la jouissance. *On achève bien les hommes* dans *Un monde sans limite*⁹.

Au-delà des effets sur l'adolescence, se posent ici des questions fondamentales sur ce qui organise dans notre société le lien entre les humains. Il questionne les nouvelles formes de représentations de la filiation (la place de l'enfant dans le socius) et de l'alliance (la fonction de la différence des sexes) qui ont plus changé dans le dernier demi-siècle que pendant les vingt-cinq siècles qui l'ont précédé. Il s'agit donc dans un premier temps de reprendre la question de la fonction paternelle au regard de ce qu'elle peut produire dans la construction du sujet parlant.

PAS DE PÈRE SANS LES FEMMES

Reprendre la question du Père, d'un point de vue psychanalytique, c'est s'inscrire dans la droite ligne de Freud et de Lacan, Freud posant tout au long de son œuvre la question : « Qu'est-ce qu'un père ? », Lacan, lui, remaniant continuellement sa définition du Père comme Nom-du-Père. Que l'origine princeps de cette question pour Freud se situe dans l'épisode infantile de la chapka paternelle, quand son « héros » dut descendre du trottoir ramasser le chapeau jeté par terre par l'autre, nul psychanalyste n'en

9. Dany-Robert Dufour (sous la direction de), *On achève bien les hommes*, Paris, Denoël, 2005 ; Jean-Pierre Lebrun, *Un monde sans limite*, Toulouse, érès, 1997.